# LE MUSÉE KIRCHER[1]

Parmi les nombreux musées que renferme la ville de Rome, un seul appartient au gouvernement italien (2); c'est celui qui porte, depuis le XVII^e siècle, le nom du savant jésuite Kircher, et qui occupe un étage du Collège romain. Lorsque le pouvoir nouveau en a pris possession, la collection des monuments antiques y tenait déjà le premier rang; à partir de 1874 il fut décidé qu'on la dégagerait de tout ce qui l'entourait, qu'elle serait mise en ordre et accrue, enfin que l'on ferait de l'ancien musée un établissement archéologique avant tout. Pour assurer le succès de l'entreprise, on nomma comme conservateur M. Ruggiero, professeur d'archéologie à l'Université royale.

Aujourd'hui le musée Kircher comprend deux parties distinctes. Dans l'une on a reçu, un peu confusément et à titre provisoire, ce que les fouilles ont mis au jour depuis 1874; on comprend aisément quelles richesses y ont déjà trouvé place. Dans l'autre on a établi d'une façon définitive l'ancienne collection, en y ajoutant quelques pièces acquises récemment, mais qui, vu leur importance, ne souffraient pas qu'on les fît attendre.

C'est par cette seconde série que M. Ruggiero voulut commencer le classement, et il se mit à rédiger un catalogue. Il en a publié récemment la première partie : elle comprend les inscriptions sur pierre ou sur métal, les verres, les mosaïques et les objets divers en bronze, en plomb, en ivoire, tels que balles de frondes, tessères, conduits pour les eaux, parures, etc. L'ouvrage est divisé suivant l'ordre des salles, qui répond lui-même à un ordre méthodique; chaque article contient l'indication des dimensions, celle des pro-

(1) *Catalogo del Museo Kircheriano pubblicato per cura del direttore Prof. Ettore de Ruggiero. Parte prima.* Roma, Salviucci, 1878.

(2) Le musée du Capitole est un musée municipal, et, à ce titre, appartient aussi à l'Italie. C'est lui qui a reçu, depuis 1870, les objets recueillis dans les fouilles entreprises par le municipe ou ceux qu'il a acquis de ses deniers. (*Rédaction.*)

venances, quand cela est possible, et une notice bibliographique. Quelquefois l'auteur y a joint des explications ; placé dans l'alternative d'en donner trop ou trop peu, de mécontenter ou les savants ou les gens du monde, il a su conserver une juste mesure. Pour un petit nombre de monuments regardés jusqu'ici comme inexplicables, il a essayé, à l'aide de fac-similés, de provoquer les recherches des curieux. Çà et là il propose des variantes aux leçons des épigraphistes en renom. En un mot, le plan de cette première partie du catalogue, conçu dans un esprit tout moderne d'exactitude et de progrès, fait bien augurer de ce qui doit suivre.

Les principales pièces exposées dans les trois salles que décrit M. Ruggiero sont célèbres de longue date. Les inscriptions sur pierre sont presque toutes funéraires ; un bon nombre provient des colombaires découverts dans les environs de Rome ; parmi les autres nous ne citerons que la table des Ligures Bébiens et les itinéraires gravés sur les vases en argent de Vicarello ; mais il y a encore, dans les vitrines qui renferment les inscriptions sur métal, bien des documents d'un rare intérêt, ne fût-ce, par exemple, que l'Imprécation antiérotique, qui est rapportée dans le premier volume du *Corpus* sous le n° 818, et qui rappelle sur-le-champ certains passages d'Horace ou d'Ovide. Ici encore figurent les fameuses balles de frondes au sujet desquelles s'est engagé le débat que l'on sait ; les unes sont déclarées authentiques, les autres, celles qu'a publiées M. Desjardins, sont rangées sous le titre de *suspectes ;* l'auteur s'était avancé davantage, en affirmant dans l'article préliminaire qu'elles étaient reconnues désormais comme *fausses*. Il devait au moins une compensation à M. Desjardins ; il n'aurait été que juste en citant dans la bibliographie des tables des Ligures Bébiens le travail que notre éminent compatriote leur a consacré. La collection des tessères en plomb est des plus remarquables ; par ce nom de *tessères*, qui est un peu vague, il faut entendre ici de petites pièces rondes, semblables à des monnaies, qui portent le plus souvent l'image d'une divinité, rarement accompagnée d'une légende, et qui, suivant toute vraisemblance, donnaient droit d'entrée dans les jeux publics ; le musée Kircher en possède 2,500 environ. Nous ne parlerons que pour mémoire des gemmes et camées, qui sont en petit nombre et qui, au dire même du conservateur, présentent peu d'intérêt. Parmi les verres, il faut signaler un beau fragment d'une coupe ciselée, sur lequel sont représentés dans des médaillons des sujets de pêche. Les mosaïques devraient être mentionnées presque toutes : la Chasse à l'hippopotame et les Cochers des quatre factions

du cirque sont les plus célèbres ; mais il n'y en a pas une qui ne mérite d'attirer l'attention, soit par le choix du sujet représenté, soit par la perfection du travail.

La préface où M. Ruggiero a retracé l'histoire du musée montre, à la louange de notre temps, comment un amas de *curiosités* de tout genre devient une collection, comment la confusion fait place à l'ordre, comment enfin, à mesure que les sciences se divisent davantage, chacune d'elles se perfectionne. C'était jadis un singulier cabinet d'antiquaire que celui du P. Athanase Kircher ; les instruments de musique s'y mêlaient aux machines de son invention, et les lampes antiques aux oiseaux empaillés ; telle était à peu près l'image de l'esprit du savant homme, qui, malgré beaucoup d'originalité et de hardiesse, s'appliquait à trop d'études à la fois pour réussir dans toutes. Chassé de l'Allemagne, sa patrie, par les suites de la guerre de Trente Ans, Kircher avait passé d'abord à Avignon et s'était ensuite établi à Rome, vers 1635 ; là il écrivit sur tout, archéologie, philologie, physique, chimie, mathématiques, mécanique, sciences naturelles, etc. Ses contemporains le regardèrent comme un visionnaire et, peu s'en faut, comme un imposteur. M. Ruggiero, quoique plus indulgent, le traite encore avec sévérité ; il faudrait, ce semble, faire valoir avec plus d'insistance que Kircher, en tirant des bibliothèques les manuscrits coptes, n'a pas rendu un médiocre service à l'histoire. Quant aux monuments antiques réunis par lui, ils étaient en petit nombre, comme l'atteste le catalogue dressé en 1678 par son secrétaire, Georges de Sepi ; encore étaient-ils ou faux ou de peu de prix. Il est même impossible de déterminer s'ils subsistent dans le musée actuel. L'archéologie, qui y règne aujourd'hui, doit peu, comme on voit, à celui dont il porte le nom.

Elle doit davantage aux deux conservateurs qui se succédèrent après Kircher, Philippe Buonanni et Contuccio Contucci. Celui-ci fut, à vrai dire, le premier antiquaire qui parût au Collège romain ; il y professa pendant trente ans l'éloquence latine. Préparé à la connaissance de l'antiquité par des études spéciales auxquelles il s'adonnait tout entier, il accrut les collections et répandit le goût de la science qu'il cultivait. Autour de lui se réunirent dans des assemblées périodiques des lettrés, des gens du monde, des prélats ; c'étaient Maffei, Ficoroni, le cardinal Albani... On discutait dans cette académie au petit pied les questions soulevées par les découvertes récentes ; Winckelmann lui-même déclare y avoir beaucoup appris. En même temps les dons arrivaient de toutes parts ; la ciste de Préneste, plusieurs centaines d'urnes cinéraires portant des ins-

criptions archaïques, des figurines en bronze de grand prix, entrèrent alors au musée. L'abbé Barthélemy, qui le visita à cette époque, fut émerveillé de sa richesse.

En 1773, l'ordre des Jésuites fut supprimé, et le Collège en souffrit, jusqu'en 1823. Les antiques se dispersèrent en partie ; au moins furent-ils épargnés par la conquête française : le général Cerveri, ancien élève de la maison, la mit sous la protection de Berthier, qui la respecta.

Avec l'administration du P. Marchi (1825-60) commence une véritable renaissance ; cette fois la compagnie avait choisi un archéologue de valeur ; grâce à lui on fit d'heureuses acquisitions, qui devinrent chaque jour plus nombreuses lorsque, sous le pontificat de Pie IX, les fouilles furent conduites avec plus d'ardeur et d'activité.

Enfin le musée Kircher, enlevé aux jésuites, paraît devoir prendre une nouvelle extension. Tout ce qui ne convenait plus au caractère qu'on veut lui donner a été cédé au Lycée Visconti et aux établissements municipaux. En revanche, la Bibliothèque alexandrine, le Palatin et le cabinet de l'Université ont envoyé un peu du leur. Si l'on ajoute ce qui a été tiré des couvents supprimés, ou découvert dans les fouilles entreprises depuis 1870 par l'État, au Forum par exemple, on comprendra que les salles vides ont dû se remplir rapidement. En outre, les travaux d'utilité publique qui suivent forcément l'établissement d'un pouvoir nouveau, comme ceux que l'on a exécutés pour élever le Ministère des finances et pour percer la rue Nationale, ont amené et amèneront encore bien des trouvailles. On ne peut que se réjouir en pensant que des hommes pleins de savoir et de zèle, MM. Fiorelli et Ruggiero, sont là pour en faire profiter le musée Kircher. Le plus difficile pour le moment était de ranger les monuments de l'ancien fonds, dont chacun a deux histoires, celle de son origine et celle de sa découverte, la seconde souvent aussi embarrassante à écrire que la première. C'est à cette tâche que travaille l'auteur du catalogue. Nous souhaitons vivement que son exemple soit suivi au plus tôt dans toutes les villes d'Italie.

G. Lafaye.